

La catastrophique inondation du printemps 1856 en Isère

par Georges Salamand

« Il a la douleur de vous rendre compte des désastres, résultats d'inondations dont ce pays se ressentira longtemps, qui vont imposer aux administrations de lourdes charges et qui ont détruit, pour un grand nombre d'habitants de ce pays, les meilleures espérances de récoltes ». Ainsi s'exprime, dans un style administratif impayable, par sa lettre du 31 mai 1856 au ministre des Travaux publics, le préfet-polytechnicien de l'Isère Jean BERARD, aux premiers temps de l'inondation. Celle-ci, due à la conjonction d'un grand vent du Sud accélérant la fonte des neiges, encore abondantes sur les sommets, avec plusieurs jours de pluies diluviennes sur le bassin rhodanien, des monts ardéchois au val de Saône et à la frontière savoyarde, marquera d'autant plus les esprits grenoblois que le serpent (alias l'Isère) et le dragon (Drac) s'étaient tenus à peu près tranquilles depuis une quinzaine d'années. Devant les flots d'une Isère en furie, récemment diguée dans la combe de Savoie par les Piémontais et débouchant en boulet-de-canon (à eau) en Grésivaudan, la rupture des digues du Touvet et de Crolles va être le signe annonciateur de la calamité en amont de la grande ville. Seules les digues de Meylan résisteront. Dès le 29 mai, l'Isère marquait une élévation de 3,40 m au-dessus de l'étiage. Le 31, elle sera à 4 mètres ! Élévation bien supérieure à celle de 1816. Le 30 au soir, la ferme-école de Saint-Robert et les maisons du Fontanil sont inondées, obligeant les habitants à se réfugier sur les toits ou dans les arbres. À Sassenage et à Veurey, ce sont les curés et les gendarmes qui organisent le sauvetage des paroissiens. À Tullins et à Poliéans, quarante maisons s'effondrent sous les coups de buttoirs des flots furieux, alors qu'en Oisans, dix-sept villages sont sinistrés et pour certains, coupés du monde. En réalité, ce sont surtout les arrondissements de Vienne et de La

Tour-du-Pin qui subissent, à proximité du Rhône, les plus fortes destructions : « La plaine est subitement devenue une immense nappe d'eau, une mer sinistre croissant d'heure en heure, au milieu de laquelle on n'entend que le bruit sourd des maisons qui s'écroulent et des cris de détresse des populations éperdues cherchant un abri et un refuge contre le fléau », écrit un témoin oculaire lyrique.

L'avant-der-des-der !

Pour tout le département, 200 communes seront ravagées, 600 maisons écroulées ou détruites et 14 personnes vont trouver la mort – dont huit dans la seule commune de Chantesse. « Sur la commune du Bouchage, 186 maisons, c'est-à-dire la presque totalité des constructions de cette malheureuse commune vont disparaître, obligeant les habitants à se réfugier à Morestel ». Ces destructions ont une explication. Construites en pisé, les maisons et les granges de cette partie du Bas-Dauphiné, particulièrement à Cessieu et à Marcilloles, sont très sensibles aux infiltrations d'eau qui les fragilisent, et le phénomène sera constaté dans d'autres régions aux constructions similaires. Par ailleurs, la partie montagneuse du département ne sera pas épargnée ; en Valbonnais, les chemins et les ponts

sont emportés. La digue de l'Infernay sur la Romanche est arrachée. À Séchillienne, où l'on déplore deux morts, on fait appel à la troupe pour déblayer les gravats, « lesquels vont stériliser les meilleures terres d'Oris-en-Rattier ». À Ornon, les habitants sont « cernés sur leur territoire ». La digue de l'Eau d'Olle ayant lâché, l'eau va rendre impraticable à leurs habitants l'accès aux maisons d'Allemont. Prémol et Vaulnaveys-le-Haut auront également à supporter les dégâts causés par leurs ruisseaux respectifs sortis de leur lit... Curieusement, tout rentrera rapidement dans l'ordre... dans l'attente de la grande inondation de 1859, la dernière, selon la prophétie de BLANC LA GOUTTE, à mettre « Grenoble en savon ! ».

Quant aux voisins Lyonnais, ils auront, eux, la chance, grâce au phénomène bien décrit chez eux par un lycéen nommé Alphonse DAUDET, de bénéficier de la compassion ostentatoire du souverain, lequel « en quête d'amour populaire », viendra sur place les reconforter : « Cette visite de NAPOLÉON III, a, en fait, complété l'inondation pour lui apporter une dimension politique considérable » (*). Certes à chaque chose, malheur est bon !

(*) Catherine THUMANN : « L'inondation de Lyon de 1856 » Mémoire IEP Lyon 2005.

